Veza und Elias Canetti: Briefe an Georges (München und Wien: Hanser, 2009)

Christine Meyer

▶ **To cite this version:**

Christine Meyer. Veza und Elias Canetti: Briefe an Georges (München und Wien: Hanser, 2009). Austriaca : Cahiers universitaires d'information sur l'Autriche, 2004, pp.163-166. hal-03708038

HAL Id: hal-03708038
https://u-picardie.hal.science/hal-03708038

Submitted on 28 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version pre-print – Pour citer cet article :

MEYER, Christine : Veza und Elias Canetti, *Briefe an Georges*, herausgegeben von Karen Lauer und Kristian Wachinger. München, Wien : Hanser, 2006, 423 p., ISBN 3-446-20760-0, *Austriaca* 58, 2004, p. 163-166.

Veza und Elias Canetti, *Briefe an Georges* (2006), 423 p.

La publication de cette correspondance, retrouvée au fond d'une cave parisienne et faisant partie du fonds Jacques Canetti, constitue un complément précieux aux publications récentes des éditions Hanser concernant les époux Canetti : les œuvres de Veza, parues entre 1990 et 2001, le fragment autobiographique d'Elias publié en 2003 sous le titre *Party im Blitz. Die englischen Jahre*, enfin la volumineuse biographie de Sven Hanuschek (*Elias Canetti*, 2005). Le présent recueil est principalement composé de lettres envoyées à Georges Canetti par son frère et sa belle-sœur entre juin 1933 et juillet 1959, avec toutefois des lacunes : la correspondance s'interrompt pendant la guerre entre mai 1940 et octobre 1944, puis à nouveau entre août 1948 et juin 1959, juste avant de cesser définitivement, à la veille de la parution de *Masse und Macht*. L'édition, très soignée, comporte des photos, des échantillons de manuscrits ainsi qu'un appareil de notes et un index des noms de personnes. Elle apporte des informations précises sur la vie du couple dans Vienne occupée par les nazis, les conditions de leur installation en Angleterre et leur existence difficile pendant les années d'exil. Outre ces aspects pratiques qu'avait déjà abondamment éclairés la biographie de Sven Hanuschek, elle renseigne sur leur état d'esprit durant cette période, sur la façon dont ils vécurent les nombreuses difficultés administratives, financières et sociales liées à leur statut de persécutés en Autriche, puis d'exilés tolérés en Angleterre (censure, démarches pour obtenir un visa, un appartement, un emploi alimentaire, pour publier), sur leurs appréhensions, leurs espoirs, leur vie sociale, leurs relations de couple, leur perception des événements politiques.

Il n'entrait assurément pas dans les prévisions d'Elias Canetti que ces lettres personnelles fussent publiées un jour. Lui qui avait soigneusement planifié sa « survie » littéraire en balisant et en échelonnant la publication ultérieure de ses écrits puis de ses documents personnels, et qui par ailleurs veillait jalousement sur l'image publique qui circulait (et circulerait à l'avenir) de lui-même et de ses proches, aurait probablement été atterré d'apprendre que ces lettres n'avaient pas été détruites. A supposer qu'il ait su, pour nombre d'entre elles, qu'elles avaient jamais existé. En effet, une partie de la correspondance entre Veza et Georges se déroulait derrière son dos. Non pas certes contre lui : le ton conspirateur adopté par eux ne cache le plus souvent qu'un souci commun pour leur frère et mari, et une conscience tout aussi commune de ses angoisses paranoïdes. Néanmoins Veza termine souvent ses lettres en priant instamment son beau-frère de les détruire après les avoir lues. On les comprend, tous les trois : l'image que donnent ces lettres, d'elle à certains égards mais surtout de lui, n'est guère brillante. Si Georges a passé outre, malgré le respect et l'affection qu'il éprouvait à n'en pas douter pour son frère aîné, ce n'est sans doute pas seulement parce qu'il leur attachait une valeur sentimentale, mais aussi parce qu'il croyait en leur valeur au moins documentaire, sinon littéraire. On ne peut que saluer cette décision : la disparition de ces lettres aurait été une grande perte – pour les lecteurs de Canetti, mais aussi pour ceux de Veza, sur lesquels elle ne comptait plus, ainsi que pour les chercheurs et les historiens.

Les lettres d'Elias ne sont guère nombreuses dans ce recueil. Elles sont majoritaires au tout début de la période, juste avant et après son mariage avec Veza, et restent nombreuses jusqu'en 1938. Mais peu à peu Veza prend le relais. C'est elle qui se chargera tout au long de leur vie commune de sa correspondance aussi bien professionnelle que privée, cumulant auprès de lui les rôles d'agent, de gouvernante et de secrétaire personnelle. Elle invoque souvent dans ses lettres la paresse épistolaire de son mari, pour excuser son silence auprès de son frère, mais elle trouve sans doute son compte dans ce partage des tâches. Toutefois, plus on

avance dans la lecture, moins on déplore ce déséquilibre pourtant de plus en plus important : les lettres d'Elias ne sont pas, loin s'en faut, les plus savoureuses. Certes on aurait tort d'en attendre plus de Canetti que de n'importe qui : ce n'est pas parce qu'on est moraliste qu'on vaut mieux que les autres… Il n'en reste pas moins qu'on peut être surpris et même agacé à la lecture de ces lettres par la haute idée que l'écrivain se fait de lui-même, par son ambition précoce et démesurée (le Nobel ou rien !), par le mépris qu'il professe pour ceux qui gagnent de l'argent (tout en leur en réclamant comme s'il s'agissait d'un dû), enfin par le peu d'intérêt que semble susciter chez lui le monde extérieur, même au plus fort des bouleversements politiques, centré qu'il est sur lui-même et son œuvre.

Ce qu'on retient avant tout : la personnalité et le talent de Veza. Ses lettres sont attachantes, pleines d'humour, d'esprit, de passion et de mordant. On est frappé par l'acuité de ses observations, la justesse du trait, la précision et la concision du style. Ce n'est pas étonnant : elle est imprégnée de Saint-Simon et de Proust. L'ironie est omniprésente, souvent amère et dirigée contre elle-même, de plus en plus désillusionnée. On mesure l'ambivalence de ses sentiments à l'égard de son mari : tendresse sans illusion, indulgence « maternelle » qui le dispute au dépit amoureux et qui, associée à une admiration immense mais nullement aveugle pour son talent d'écrivain, l'aide à surmonter les difficultés entraînées par la vie à ses côtés : jalousie, agacement face à ses faiblesses (pannes créatrices, répugnance à écrire, difficultés multiples à gérer le quotidien), inquiétude pour sa santé mentale. On perçoit mieux la nature de leurs relations, on comprend par exemple que Veza ait toujours tenu, malgré les difficultés matérielles, à louer un appartement de son côté plutôt que de vivre avec son mari, et l'on comprend finalement aussi la nature ambivalente de ses relations vis-à-vis de ses maîtresses. Ses sentiments à l'égard de Georges sont parfaitement affectueux. Le ton amoureux est un jeu, et en même temps et par cela même, un moyen vital de ravaler l'image bien détériorée qu'elle a d'elle-même : précisément parce que ce sont des lettres, grâce à la distance géographique et au caractère improbable d'une rencontre imminente, Veza peut se laisser aller à projeter vis-à-vis de son jeune beau-frère homosexuel, une image idéale d'elle-même en femme d'esprit « souveraine » à tous égards, sans rien nier de la triste réalité. Elle se sait sans rivale dans ce domaine, le seul où elle soit parfaitement à l'aise, alors que tant sur le plan physique que sur celui de la conversation, elle se sent (et se sait) handicapée. A son infirmité ancienne, toujours pudiquement dissimulée, s'ajoutent avec les ans une corpulence croissante, un épuisement général et une forte tabagie, facteurs qui entraînent un vieillissement précoce et accentuent encore le malaise qu'elle ressent en société. L'aisance et la légèreté de ses lettres où elle fait preuve non seulement de douceur et d'esprit, mais aussi d'aplomb, de caractère, de volonté et même d'une haute idée d'elle-même et d'une fierté qui l'empêche de jamais tomber dans le sentimentalisme et l'auto-apitoiement – tout cela tranche avec l'image qu'elle devait donner d'elle-même en public, on le devine sans peine tant le tableau qu'elle trace est vivant, d'une femme effacée, inquiète, gauche et dépressive, presque détruite (c'est elle-même qui emploie ce mot) par l'exil et les tracas. Des tracas au nombre desquels il faut compter pour une large part la conscience qu'elle garde constamment de la destruction de son peuple, à laquelle elle a pour sa part échappé de justesse. Mais elle souffre par procuration de ce meurtre collectif, dans sa chair même. L'impact de la Shoah (dont elle subsume lapidairement les crimes sous le nom de « Belsen ») sur sa vie, son esprit, sa perception du monde est incommensurable. On apprécie là aussi la distance qui sépare sa sensibilité de celle de son mari, qui – sans doute pour se protéger – réagit plus violemment au bombardement d'Hiroshima qu'à l'ouverture des camps, en dépit de ses relations intimes avec certains des survivants. Les lettres qu'elle écrit à Georges sont pour elle une consolation, un soutien dans cette tristesse immense où se mêlent le naufrage de sa carrière (malgré ses efforts constants pour publier, traduire, gagner de l'argent, maintenir des contacts dans le monde de l'édition), les soucis financiers, les préoccupations liés à son mari, le deuil impossible pour les millions de Juifs assassinés, la nostalgie de Vienne et le ressentiment contre le peuple autrichien, enfin la déception d'assister à une résurgence de l'antisémitisme en Angleterre à l'occasion du conflit au Proche-Orient. Elle se

réfugie dans l'écriture, prenant selon l'humeur vis-à-vis de son beau-frère un ton câlin, conspirateur, badin ou séducteur, projetant dans ces lettres qu'elle signe « Peggy » une version fantasmatique de ses relations avec les deux frères, Elias et Georges, dont elle fait tantôt un mari et un amant, tantôt ses deux fils, tantôt même (la dépression la gagnant, dans une sorte de rage auto-destructrice) ses petits-fils.

On aimerait avoir plus de lettres de Georges pour savoir comment il répondait à ces textes ensorcelants, mais il devait certainement entrer dans le jeu de ce badinage salvateur. Les rares lettres de lui dans ce recueil sont celles que Veza lui a renvoyées en lui demandant de les garder pour elle. Le portrait qui se dessine en filigrane, tant à travers celles-ci qu'à travers l'écho que donnent de ses autres lettres celles de sa belle-sœur – un portrait où il faut certainement faire la part de l'exaltation et d'une passion « orientale », comme aurait dit Elias – est en tout cas fascinant : c'est celui d'un homme fin, sensible, sérieux, attentionné, lucide et lettré. Éminent praticien et chercheur de l'Institut Pasteur, Georges Canetti, par ailleurs un intime de Roland Barthes et un fin connaisseur de littérature, était apparemment aussi un grand styliste : sa belle-sœur le couvre de compliments qui pour être dithyrambiques n'en sont pas moins sincères, lui répétant à maintes reprises qu'il devrait écrire, publier, devenir lui-même écrivain. Elle voit en lui un personnage proustien, voire un second Proust. Cet homme brillant mais fragile, qui lutte depuis 1934 contre la tuberculose (il souffre lui-même de cette maladie sur laquelle il travaille en tant que médecin et finira par en mourir en 1971, comme sa mère avant lui), soutenait comme il le pouvait le couple exilé à Londres. On devine chez lui l'admiration et le respect du cadet pour son grand frère, mais aussi son jugement parfois dur à son égard, lorsque Veza se croit obligée de prendre la défense de son époux, et que celui-ci prend lui-même la plume pour s'excuser, ou s'accuser. Il est vrai que ces deux-là ne sont pas faciles, dans leurs exigences comme dans leurs névroses. Georges fait figure de pôle de tranquillité dans ce trio étonnant. Pour autant qu'on puisse en juger d'après les contours flous de la silhouette qui se dessine ici, il apparaît de loin comme le plus posé et le plus équilibré des trois, ce qui n'est certes pas difficile. On sort de cette lecture passionnante à la fois attristé, émerveillé et, à plus d'un égard, consterné.